

1

Le sang me bat dans les tempes, et j'ai le cœur au bord des lèvres. Au moment où je franchis les portes du hangar à la suite d'Ingrid pour m'avancer dans le brillant soleil printanier, le parachute, sur mon dos, me paraît étonnamment lourd. Ingrid, qui a pourtant multiplié les plaisanteries et les bons mots durant nos six heures d'entraînement, a sombré dans un silence inquiétant. Nous emboîtons le pas au chef de saut, qui nous emmène jusqu'à un petit avion garé non loin, sur le terrain herbeux.

— Nous aurions peut-être mieux fait d'attendre que tout le monde ait donné son accord, je hasarde en avalant ma salive – comme j'aimerais me trouver n'importe où ailleurs plutôt qu'ici ! Tous les membres de la boîte étaient partants pour l'aventure, et finalement nous ne sommes que quatre...

L'un des proverbes préférés de ma mère me traverse l'esprit : Attention aux vœux que tu formules, car il arrive que le cosmos t'entende.

Vaguement mal à l'aise, je chasse à la hâte cette pensée avant de jeter un coup d'œil derrière moi : je m'arrête pour laisser à Graham, notre administrateur principal, le temps de nous rejoindre. Graham est un garçon dodu et rougeaud – je me demande tout à coup s'il a menti en remplissant son attestation d'aptitude physique. Dans le cas contraire, il ne doit pas se situer bien loin des

quatre-vingt-quinze kilos maximum autorisés pour le saut en parachute. Derrière lui s'avance un Kevin hésitant et maigrichon. Kevin, notre plus jeune recrue, est entré chez Wayfarers, notre compagnie d'assurances, voilà seulement quelques semaines en qualité de technicien de maintenance informatique. À peine notre patron nous a-t-il parlé de ce saut en parachute « destiné à consolider l'équipe » que Kevin s'est empressé de se porter volontaire, mais, à voir la pâleur de son teint, peut-être regrette-t-il son enthousiasme initial.

Le pauvre garçon garde les yeux rivés aux cheveux blonds d'Ingrid, qui le précède. Fidèle à elle-même, Ingrid, ma meilleure amie, se tient au plus près du chef de saut, et, lorsqu'elle tourne la tête en ébrouant sa chevelure soyeuse, je la vois darder sur lui ses yeux bleus.

— Elle est nerveuse, c'est tout, dis-je à Kevin avec un léger sourire – le jeune homme détourne le regard, comme s'il ne supportait pas de contempler plus longtemps son amourette de bureau en train de flirter.

— Ouais, grommelle-t-il.

Matt, notre moniteur et chef de saut, aide Ingrid à grimper à bord de l'avion. Alors qu'elle disparaît dans la petite coque blanche, il se tourne vers moi et me tend la main. Mon pouls s'accélère encore. Matt est un séduisant garçon aux yeux gris, qui, comme moi, peut avoir entre vingt et vingt-cinq ans. À la fois professionnel et attentionné, il presse légèrement ma main, que je viens de glisser dans la sienne.

— N'aie pas peur, Michaela, tout va bien se passer. Je te promets que tu vas adorer ça. Rappelle-toi bien la vidéo, c'est tout, et n'oublie pas de te mettre en boule à l'atterrissage. D'ici là, fais tout ce que je te demande, au moment où je te le demande. Il faut que tu me fasses entièrement confiance, d'accord?

Sur quoi il extrait de sa poche un petit carré de papier crasseux qu'il glisse dans celle de ma combinaison.

— Mon numéro de téléphone, murmure-t-il avec des airs de conspirateur. Au cas où tu aurais envie de prendre un verre avec moi un de ces quatre.

Je songe un instant à Calum, l'amour de ma vie, qui m'attend à la maison, mais je n'en hoche pas moins la tête. Après tout, qu'y a-t-il de mal à passer un moment entre amis?

— Pourquoi pas? Enfin, si j'en sors vivante.

Je m'engouffre à mon tour dans l'appareil, pour venir me caler tant bien que mal à côté d'Ingrid, en train de fixer la sangle de son casque.

— Il est chou, non? me lance-t-elle avec un large sourire.

J'opine, les mains pressées l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler – un peu de sang s'écoule d'une coupure que je viens de me faire en montant dans l'avion.

À peine Graham et Kevin ont-ils eu le temps de s'installer devant nous que, déjà, le pilote met les moteurs en marche.

— Mais qu'est-ce qui m'a pris? je braille soudain, plus fort que je ne le souhaiterais, en fermant les yeux tandis que notre coucou cahote sur l'herbe rase. Qu'est-ce que je fabrique ici?

— Tout ira bien! me rassure Matt en hurlant pour couvrir le raffut de l'engin. Tu vas vivre la plus grande expérience de ta vie!

Je soulève une paupière prudente pour découvrir, par la trappe ouverte de l'appareil, un ciel bleu piqué de nuages blancs. Le bruit du moteur est assourdissant, et je ne sais plus si je tremble du fait des vibrations de l'engin ou à cause de mon cœur, qui cogne dans ma poitrine.

Le pilote interpelle Matt: l'équipe au sol vient de lui signaler que nous venions d'atteindre la position idéale. Le moment est venu pour nous de sauter.

Graham, qui tout à l'heure encore semblait affronter les événements avec courage, est en train de prier en

silence. Vu les circonstances, il ne s'agit pas d'une mauvaise idée. Je ferme donc les yeux très fort et, oubliant l'espace d'un instant que je ne crois plus en Dieu depuis de nombreuses années, j'implore à mon tour le Tout-Puissant de me pardonner cette folie – je lui demande de me laisser la vie sauve.

Ragaillardi par son dialogue avec le Très-Haut (ou peut-être est-il, tout bonnement, le plus valeureux d'entre nous), Graham se rapproche à présent de la trappe, le pouce levé. Matt compte jusqu'à trois... et voilà notre homme qui se jette joyeusement dans le vide.

Je vois un instant le vent malmener sa combinaison, j'avise ses bras largement écartés, comme on nous a appris à le faire. Et déjà, il a disparu. Avant que j'aie le temps de me livrer à d'autres observations, Matt entraîne cette fois Ingrid vers la trappe. Elle hésite, les doigts fermement cramponnés aux bords de l'ouverture, le corps entier raidi par la terreur.

— Trois, deux, un... go! crie Matt.

Mon amie s'élançe à la suite de Graham en poussant un hurlement d'effroi qui résonne à mes oreilles et me lève le cœur.

Notre moniteur me fait à présent signe de le rejoindre, mais je secoue la tête :

— Non. Non, hors de question.

— J'y vais, décrète Kevin en se glissant devant moi.

Il se balance une seconde ou deux sur le seuil de la trappe, puis il saute à son tour.

Matt a planté son regard dans le mien.

— Je ne peux pas! je glapis. Je ne peux vraiment pas.

— Le pilote s'apprête à regagner l'aérodrome pour un autre baptême de saut en parachute, me dit le moniteur – le vent mugit et les moteurs grondent. Tu as suivi toutes les phases de l'entraînement, tu sais ce que tu as à faire.

Il tend la main pour m'effleurer légèrement le bras.

— Si tu ne veux vraiment pas te lancer, personne ne t’y obligera. Mais je t’assure que, plus tard, tu en éprouveras beaucoup de déception.

Mon instinct me souffle d’agripper sa main pour ne plus la lâcher, mais je sais qu’il a raison. Si je renonce, cela signifie aussi que je fais faux bond à l’institut de cardiologie qui comptait sur notre participation pour récolter des fonds supplémentaires.

À l’heure qu’il est, mes collègues ont déjà dû regagner le plancher des vaches.

— S’il vous plaît, mon Dieu, dis-je entre mes dents serrées, si Vous existez, ne me laissez pas mourir.

— Maintenant ! me braille Matt.

Je prends une profonde inspiration et me laisse tomber dans le vide.

2

Je tombe comme une pierre, je me rapproche du sol à une vitesse effarante. Le souffle coupé, je tente d'écartier bras et jambes, ainsi qu'on m'a appris à le faire durant la formation. La panique ne me quitte pas – pourquoi le parachute ne s'est-il pas ouvert? Un drame est-il en train de se produire? Mais voilà que, d'un coup sec, une force prodigieuse m'expédie vers les hauteurs. La toile du parachute se déploie au-dessus de ma tête. Comme par miracle.

Lorsque j'ose enfin rouvrir les yeux, je contemple les champs en mosaïque, qui s'étendent à perte de vue. Juste en contrebas, des carrés de jeunes pousses d'un vert tendre côtoient des parcelles soigneusement labourées. Plus loin se déroule le ruban gris d'une autoroute, semé de voitures en miniature qui se déplacent à la queue leu leu, pareilles à des fourmis colorées.

Le spectacle est splendide. Peu à peu, mon pouls s'apaise et je peux jouir enfin de cette étrange impression de me trouver au sommet du monde.

Mais, soudain, le vent se lève sans crier gare.

Mon parachute s'agite en tous sens. Il ne s'agit pas d'une simple bourrasque, mais plutôt d'une énorme vague d'air qui déferle sur moi depuis les hauteurs et m'engloutit. Des nuages noirs s'amoncellent, au milieu desquels je ne tarde pas à disparaître : je ne distingue plus le sol.

En suspension au cœur de ce flot aérien, ballottée de droite et de gauche, complètement désorientée, je poursuis ma chute en spirale. Notre moniteur n'a pas abordé ce cas de figure lors de notre entraînement. Que faire?...

Tout à coup, comme je me prépare à périr d'effroi, le gigantesque tsunami me dépose sur la terre ferme, où je tente en vain de reprendre mon souffle – on croirait un poisson hors de l'eau.

Je demeure un instant immobile, occupée à dompter mon cœur, qui de nouveau bat à rompre. Mais le vent continue de maltraiter mon parachute, qui risque de me traîner bientôt sur plusieurs dizaines de mètres parmi les hautes herbes humides où je viens d'atterrir. Je m'empresse donc de défaire le harnais qui me retient encore à la toile et je m'assois en jetant autour de moi des regards hébétés: on dirait bien le terrain d'aviation, mais il fait si sombre à présent que je ne parviens à repérer ni le hangar ni les locaux attenants.

Je relève la manche de ma combinaison pour consulter ma montre. 21 h 30. Comment est-ce possible? J'ai quitté le hangar à 15 heures. Depuis, il n'a pas dû s'écouler plus d'une trentaine de minutes. Je tapote le cadran de ma montre du bout de l'index, pour en conclure qu'elle s'est détraquée lors de l'atterrissage.

Mais, tandis que je me remets debout, une sourde angoisse m'étreint. Ma montre est cassée? Soit. Mais pourquoi règne-t-il une pareille pénombre? Et où sont passés les membres du personnel de l'aérodrome censés me récupérer au terme de mon saut?

Plantée au beau milieu des ténèbres, je me mets à trembler. «Ressaisis-toi, bon sang.» Je me gronde. Sans doute la puissance du vent m'a-t-elle emportée beaucoup plus loin que prévu. Peut-être la terreur que j'ai ressentie au moment de m'élancer a-t-elle perturbé mes repères. Peut-être me suis-je cogné la tête en touchant le sol, auquel cas j'ai pu demeurer plusieurs heures inconsciente. Matt

et ses collègues doivent être partis à ma recherche à travers les bois et les champs de la région. Je finis par comprendre que s'ils ne réussissent pas à me dénicher, c'est à moi que va revenir la tâche de regagner l'aérodrome.

Je prends une profonde inspiration, replie de mon mieux la toile du parachute avant de la fourrer, avec mon casque, dans un creux du terrain. J'ajoute quelques pierres sur le dessus pour lester l'équipement. Sur ma droite s'élève une rangée d'arbres, vers laquelle je me mets en route avec l'espoir d'avoir choisi la bonne direction.

Dix à quinze minutes plus tard, j'atteins un vaste édifice, dont je devine qu'il s'agit du hangar de l'aérodrome. Un peu plus loin s'élève le bâtiment à un étage qui abrite le petit bureau, les toilettes et la salle où j'ai déjeuné ce midi.

C'est par elle que je vais commencer mon inspection des lieux. Impossible, hélas, d'ouvrir la porte, qu'on a fermée à clé. Du revers de ma manche, je frotte la vitre crasseuse et fêlée pour scruter l'intérieur de la pièce, plongé dans le noir. Étrange : je n'ai pas remarqué tout à l'heure cette poussière sur le carreau, dont je jurerais, par ailleurs, que cet après-midi il était intact. Pourtant, rien ne peut s'être passé durant mon absence. Je me dirige ensuite vers les toilettes des dames. La porte oscille doucement sur ses gonds dans la brise du soir. J'entre. Les lieux ont été vandalisés : la lunette pend sur le côté, et l'on a descellé le lavabo du mur pour le jeter sur le sol de béton, où il s'est brisé en plusieurs morceaux.

Je surmonte mon dégoût pour me soulager néanmoins dans ces toilettes qui, voilà quelques heures encore, étaient d'une propreté impeccable. Les jolis rideaux qui encadraient la fenêtre ont mystérieusement disparu.

Debout dans le clair de lune, je me mets à trembler, sans plus savoir quoi faire. À l'intérieur du hangar, tout est pareillement éteint, mais j'espère un instant qu'il s'agit d'une farce. Peut-être Ingrid, Graham et Kevin vont-ils

brusquement surgir de l'obscurité en hurlant; un bouchon de champagne va sauter, tandis qu'un peu en retrait le personnel de l'aérodrome va se montrer à son tour et s'esclaffer.

Mais la porte ne s'ouvre pas. À mesure que mes yeux s'accoutument à la pénombre, je m'aperçois qu'on a donné des coups de pied dans l'un de ses coins inférieurs, afin de permettre à quelqu'un d'entrer. Après m'être assurée que personne ne risquait de me surprendre, je m'installe à plat ventre pour guigner par ce trou de souris.

Le hangar est vide. Tout ce que j'y ai vu cet après-midi, l'écran de télévision sur lequel nous avons regardé la vidéo de formation, les matelas où nous avons appris à nous rouler en boule au moment de l'atterrissage, les chaises en plastique, les parachutes, les meubles de rangement, les outils... Tout s'est volatilisé.

Je n'y comprends plus rien. Je m'avance à quatre pattes, puis je m'assieds, le dos contre le mur froid du hangar. Je replie mes jambes contre ma poitrine. Je fixe le vide avec un effroi croissant. Pour la deuxième fois de la journée, je me surprends à prier dans un murmure le Dieu de mon enfance. Je ne suis plus qu'une âme solitaire, égarée au cœur des ténèbres.

3

Il me faut ensuite un long moment pour songer à me rendre sur le parking et vérifier si ma voiture s'y trouve toujours garée – mon blouson en peau de mouton, lui, ainsi que mon sac à main contenant mon téléphone portable ont assurément disparu en même temps que le casier où je les avais rangés dans le hangar.

Je me relève avec précaution en tâchant de retenir mes larmes. Je parcours lentement la courte distance qui me sépare du parking, les bras croisés sur ma poitrine et les épaules voûtées. La perspective d'avoir aussi perdu mon véhicule m'accable tellement que j'attends le dernier moment pour relever le nez.

C'est bien ce que je craignais. Non seulement la douzaine de voitures qui dormaient là tout à l'heure – y compris ma Suzuki Vitara – ne s'y trouvent plus, mais il ne reste plus la moindre trace du gravier sur lequel nous nous étions tous garés. Seul un tracteur rouillé trône désormais dans ce champ en friche... Il pourrait aussi bien s'agir d'un vaisseau spatial... Plus rien n'a de sens à mes yeux...

Il m'est rarement arrivé de me sentir à ce point perdue. Un jour, à l'école, je pouvais avoir une dizaine d'années, on m'a demandé de me mettre debout au milieu de la classe pour réciter un poème. Je me rappelle avoir alors entendu résonner dans ma cervelle vide un bourdonnement pareil à celui qui vrombit actuellement à l'intérieur

de mon crâne, et j'ai aujourd'hui la gorge aussi sèche qu'alors, au point que je peine à avaler. Mais dans la classe il faisait chaud et, devant mon désarroi, l'institutrice avait volé à mon secours pour me raccompagner jusqu'à ma chaise en me promettant doucement que je retenterais ma chance une autre fois.

Ici, en revanche, il fait froid, et je suis seule. Mes cheveux, d'un blond foncé, me fouettent le visage sous l'assaut d'un vent glacial. Je ne peux que me réjouir de porter une combinaison de saut par-dessus mon jean et mon T-shirt. Quelqu'un va-t-il se décider à voler à mon secours? Je crois que non. Il ne me reste plus qu'à prendre les choses en main. Quoi qu'il se trame ici, je dois à présent trouver de quoi me réchauffer un peu, de quoi manger, je dois dénicher un endroit où me ressaisir avant de songer à rentrer chez moi.

Ce matin, en me rendant à l'aérodrome, j'ai traversé un village. Peut-être là-bas pourra-t-on m'aider. Je m'engage sur la route. Il me semble marcher pendant plusieurs heures, tandis que le vent continue de hurler sans répit. À tous les arbres, il arrache des feuilles par dizaines. Enfin, je distingue les lumières d'un pub : j'en pleurerais de joie. Je pousse la porte de l'établissement, clignant bientôt des yeux dans la lumière vive.

Un feu brûle dans la cheminée, à l'autre bout de la pièce. Sur ma gauche, un comptoir de bois court sur presque toute la longueur du mur. Face à moi, des tables, autour desquelles se tiennent assis une quinzaine de clients de tous âges. Comme je me faufile entre les uns et les autres pour m'approcher de l'âtre, je constate avec étonnement que personne ne fume. J'ai toujours eu en horreur la fumée de cigarette, qui me pique la gorge et les yeux – sans compter mes cheveux et mes vêtements, qui empestent ensuite jusqu'au lendemain.

Je m'installe sur un siège situé entre le bar et la cheminée. Aussitôt, je lorgne le couple juché non loin sur des tabourets

en me demandant comment diable je vais pouvoir solliciter leur concours : je n'ai sur moi ni argent ni pièce d'identité. Qui accepterait de me prendre au sérieux?

— Qu'est-ce que je vous sers, ma jolie?

Je lève les yeux : le barman me fixe derrière son comptoir.

— Euh... Avez-vous le téléphone?

D'un geste du menton, il me désigne le fond du pub.

— À côté des toilettes, précise-t-il. Mais il vous faut une carte téléphonique.

— Je peux appeler en PCV?

Il me gratifie d'un long regard peu amène.

— Vous vous sentez bien, ma jolie?

Je pique un fard. Entre-temps, le couple s'est tourné vers moi, à l'instar d'une bonne partie de la salle. Les conversations se sont tuées ; je dois détonner passablement dans le décor, avec ma combinaison de saut et mon visage baigné de larmes.

— J'ai eu un accident, pas loin d'ici.

Dans le fond, je mens à peine.

— Il faut que je téléphone à quelqu'un pour qu'on vienne me chercher.

— Vous êtes drôlement pâlichonne. Êtes-vous blessée? Voulez-vous que j'appelle une ambulance?

— Non, c'est inutile. Je voudrais seulement utiliser votre téléphone pour prévenir mon fiancé.

— Où se trouve votre voiture? Elle ne bloque pas la circulation?

— Non.

— Il n'y avait personne d'autre?

Le barman est passé de l'autre côté du comptoir pour m'examiner avec plus d'attention. Il me tend un verre d'eau.

— Tenez, buvez ça.

J'avale goulûment le précieux liquide sous le regard scrutateur du garçon. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais si soif.

— Votre visage me dit quelque chose, décrète-t-il en m'étudiant encore. Habitez-vous dans la région?

— Non, je réponds en secouant la tête. Je suis arrivée ce matin. Je vis dans le Surrey.

— Suivez-moi, lâche-t-il enfin. Vous n'aurez qu'à appeler du téléphone de la maison.

— Mais je n'ai pas de quoi vous payer. J'ai perdu mon sac à main dans... dans l'accident.

— Ne vous tracassez pas pour ça, ma jolie. Venez.

Je contourne le bar à sa suite pour rejoindre un vestibule au mur duquel un téléphone est fixé. Les clients m'observent un moment avant de retourner à leurs consommations. Je m'empare du combiné et compose le numéro de la maison que je partage avec Calum. Le barman s'éclipse.

Calum et moi avons emménagé ensemble il y a six mois, au terme d'une idylle aux allures de tornade. De neuf ans mon aîné, il a une petite fille, prénommée Abbigail. La mère d'Abby a péri dans un accident de voiture un an et demi avant que je rencontre Calum. Si, les premiers temps, j'ai eu maille à partir avec l'enfant, rongée par mille rancœurs, des liens ont fini par se tisser et nous formons aujourd'hui quelque chose qui ressemble à une famille.

En attendant que Calum décroche, je me rappelle sa réaction épouvantée quand j'ai évoqué pour la première fois ce saut en parachute :

— Mais tu es complètement folle ! Tu ne comprends pas à quel point c'est dangereux ?

— Des gens sautent en parachute tous les jours, ai-je tenté de le rassurer. Il ne m'arrivera rien.

Durant les semaines qui ont suivi, il a fini par admettre que je ne renoncerais pas à ce projet – destiné, de surcroît, à récolter des fonds pour l'institut de cardiologie. Bien qu'à contrecœur, il est allé jusqu'à s'inscrire sur la liste des donateurs.

— Je crois que tu ne te rends pas compte que tu es l'une des personnes qui comptent le plus dans ma vie, m'a-t-il murmuré un soir, dans notre lit. Promets-moi que tu feras attention.

Je savais qu'il craignait que l'histoire se répète, que le destin m'arrache à lui comme il l'avait déjà privé de son épouse. Consciente de son effroi, j'ai fait tout mon possible pour le rasséréner. Cette nuit-là, nous avons fait l'amour avec une passion attisée par sa terreur. Plus tard, comme j'écoutais son souffle régulier troubler seul le silence de notre chambre, j'ai songé que son bonheur m'importait plus que tout. Dans le même temps, je mourais d'envie de le tenter, ce saut en parachute, symbole de liberté – une liberté dont, je le savais, je ne tarderais pas à me voir privée.

À vingt-cinq ans, les responsabilités auxquelles j'aspirais depuis longtemps représentent un défi plus difficile à relever que tout ce que j'avais imaginé et, pour l'heure, je me cramponne à mon poste d'assistante de direction avec la volonté de progresser encore. Je me suis engagée dans cette voie à l'époque où j'étais célibataire, où je jouissais de toute mon indépendance. Aujourd'hui, la course est devenue incessante : je travaille, j'aide Abigail à boucler ses devoirs, je fais les courses, la cuisine et le ménage pour trois... Mes parents ne s'y sont pas trompés : ils m'ont un jour déconseillé de m'installer avec un homme de trente-quatre ans avec, par-dessus le marché, une enfant à charge.

— Tu es sûre qu'il ne cherche pas une nouvelle mère pour sa fille ? m'a demandé mon père, l'œil soupçonneux. Te sens-tu réellement prête à mener ce genre de vie ?

— Cela ne fait que dix-huit mois qu'il a perdu son épouse, a ajouté ma mère. C'est trop tôt.

Mais l'amour l'a emporté sur tous leurs conseils. Calum m'invitait à dîner, il choisissait les vins que nous buvions... Il me paraissait tellement plus mûr que les garçons avec

lesquels j'étais sortie jusque-là. Il se montrait doux et attentionné. Nous pique-niquions non loin de la rivière avant d'arpenter longuement ses rives en abordant mille sujets intellectuels – avant lui, je me contentais d'un verre ou deux dans un pub, puis d'une nuit passée entre bars et boîtes.

Après mon emménagement, Calum et moi avons mis un point d'honneur à continuer de fréquenter nos amis, mais il a fallu faire une croix sur les sorties nocturnes, incompatibles avec les exigences de nos professions respectives et notre rôle de parents à temps plein.

C'est pourquoi la perspective soudaine de ce saut en parachute m'est apparue comme une bouffée d'air frais, une véritable aventure dont personne, y compris Calum, n'aurait pu me détourner. À présent que j'écoute le téléphone sonner dans le vide, je commence à croire qu'on vient de punir sèchement mes velléités d'indépendance.

Il doit être sorti, me dis-je, même s'il a promis de m'accueillir lorsque je rentrerais à la maison. Mais il y a école, demain : Abbigail devrait être en train de faire ses devoirs. Peut-être son père l'a-t-il emmenée manger une pizza.

Après avoir raccroché, je me passe les mains sur le visage. Impossible pour moi de rester ici plus longtemps : aussi aimable soit-il, je ne peux décemment pas demander au barman de me laisser passer la nuit dans son établissement.

Je compose alors le numéro de mes parents. Bien sûr, ils vont exiger de savoir pour quelle raison Calum manque à l'appel et glisseront inévitablement à son propos une remarque désobligeante. Je m'y prépare... Mais ils ne décrochent pas non plus. Où sont-ils tous ? À moins d'une circonstance exceptionnelle, papa et maman dînent chaque soir devant leur poste de télévision. Oubliant qu'elle ne fonctionne plus, je consulte machinalement ma montre : 22 h 30. Peut-être sont-ils déjà couchés.